

effrayée si vous vous trouviez seule avec le jeune prétentieux qui vous a adressé une si chaude déclaration à la villa des Orangers.

Elle gardait un silence dédaigneux.

—Cet individu, poursuivit Antonio, a abusé de sa force pour m'infliger le plus vil traitement. Je le hais, c'est certain, et je le prouverai un jour, foi d'Antonio ! Eh bien ! n'allez pas croire que c'est la haine qui m'inspire.

—Je parle dans votre seul et unique intérêt : d'après des renseignements recueillis à source sûre, Jacques Brémond est un ambitieux capable de tout, même d'une scélératesse, pour arriver à la fortune.

—... Il est joueur, joueur acharné. Grâce à une chance inouïe, invraisemblable, il s'est amassé une petite fortune. L'heure de l'impitoyable deveine a sonné pour lui. Il a perdu, l'autre jour, dix mille francs à la roulette de Monte-Carlo et, en ce moment, il passe ses nuits dans les enfers parisiens où sa ruine s'achèvera avant la fin de l'hiver...

Elle l'écoutait avidement.

Mais plus ce misérable avorton s'acharnait sur la réputation de Jacques, plus il allait à l'encontre de son but.

Elle ne le croyait pas.

Une seule chose l'étonnait : la perspicacité de ces gens qui avaient surpris le secret de son cœur.

Antonio s'était tu pour juger de l'effet de ses accusations.

—Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? demanda-t-elle.

—Non, mademoiselle.

—Achevez promptement. J'ai mieux à faire que de vous écouter.

—Mieux à faire !... Dieu vous préserve de retrouver Jacques Brémond sur votre chemin ! N'écoutez pas ce faiseur de belles phrases ; il vous précipiterait dans un abîme de misère et de malheurs.

Pourquoi Savinia fit-elle ce mensonge ?

—Je ne sais pas seulement de qui vous voulez parler.

Un éclat de rire du nain lui répondit.

Savinia frappa sur la porte.

—Je veux partir ! s'écria-t-elle.

—Vous partirez, mademoiselle, mais pas avant quinze jours.

—C'est une séquestration !

—Le mot est juste ; mais il y a séquestration et séquestration. La vôtre n'est pas à plaindre.

—Misérable !

—Laissez-moi donc m'expliquer, au lieu de me jeter des vérités inutiles à la figure ! Ces quinze jours passés dans une prison confortable vous rapporteront vingt mille francs que vous trouverez dans ce portefeuille marqué à votre chiffre.

—Je partirai d'ici, s'écria Savinia, sans rien emporter, pas même les vêtements qu'on m'a donnés par surprise. Faites-moi rendre immédiatement mes effets personnels.

—Nous reparlerons de cela dans quinze jours, répondit le nain en saluant obséquieusement.

Et il sortit par une porte donnant sur le boudoir où se prélassait encore, la veille, l'ineffable Mme de Lastoul.

Une seconde après, Savinia rendue à la liberté... relative, remonta dans sa chambre, sans rencontrer âme qui vive.

Le portefeuille avait été mis en évidence sur la cheminée.

Savinia jeta sur cette fortune un regard méprisant.

Elle voulait sa liberté, rien que sa liberté.

Elle sonna la femme de chambre, qui accourut :

—Je croyais n'avoir plus rien à vous demander, dit-elle, et je devrais être partie depuis longtemps. Rendez-moi les habits et le linge que j'avais serrés dans cette commode.

—Mme de Lastoul a fait donner tout cela avant-hier à des bohémiens, répondit la domestique.

—Est-ce bien vrai ?

—Oui, madame ; c'est moi-même qui les ai remis à ces pauvres gens, même que ça leur a fait bien plaisir, car la femme du cheminée n'avait que des loques sur elle.

Et la soubrette ajouta :

—Mademoiselle veut-elle que je lui monte son déjeuner ?

—Rien !... Laissez-moi !

Rapidement, Savinia s'apprêta pour le départ.

Elle prit le manteau le plus simple de sa nouvelle garde-robe, se coiffa d'un chapeau de voyage, et, nantie en tout et pour tout d'une quinzaine de francs qui ne devaient rien à personne, elle descendit par l'escalier de service.

Comme le lui avait annoncé le nain, les portes étaient fermées du côté de la façade.

Elle se rendit à l'office et y trouva les domestiques en grande conversation.

Son entrée inattendue les rendit comme par enchantement à la dignité de leur fonction.

Ils se redressèrent et leurs masques redevinrent impassibles.

—Ouvrez-moi la porte de sortie ! ordonna-t-elle d'un ton ferme.

Tous se regardèrent, stupéfaits.

Lequel prendrait la parole ?...

Le valet de chambre fit un signe d'autorité, comme s'il était seul capable de répondre.

—Mademoiselle, dit-il, sera obéi en tout et pour tout, excepté en ce qu'elle vient de demander.

La confrérie se courba dans l'attitude d'esclaves prêts à recevoir des ordres.

—Ignorez-vous donc, dit Savinia, que l'acte de séquestrer une personne est puni des travaux forcés par la loi française ? Je porterai plainte et vous serez condamnés comme complices de votre indigne maître !

Cette menace amena, sur la bouche épaisse du cuisinier, un sourire d'incrédulité.

Le valet de chambre ne jugea pas utile de discuter ce point de jurisprudence.

Savinia se fit suppliante, espérant les attendrir par le cri de son cœur, par ses larmes :

—Ouvrez-moi la porte et je vous donne ma parole de ne point porter plainte. Vous êtes au service d'un homme puissant par sa fortune ; mais si riche soit-on dans mon pays, personne n'est au-dessus des lois !

Elle regardait fixement le valet de chambre, sentant qu'il jouissait d'une sorte d'autorité sur les autres.

Mais cet individu, âme damnée de son maître, conservait un visage de pierre.

Ah ! elle pouvait pleurer, crier, menacer, raisonner, elle perdait son temps.

Il ne fallait pas grande perspicacité pour juger le caractère essentiellement passif de ces larbins.

Savinia se tourna vers les femmes :

—Et vous, n'aurez-vous point pitié de moi ! Je suis une honnête fille qui a droit à sa liberté. Mettez-vous à ma place et vous comprendrez ce que je souffre !

La cuisinière, quelque peu émue, regarda le valet de chambre en tremblant.

Le rustre haussa les épaules et lui lança un coup d'œil furieux.

C'en était trop pour la femme de chambre qui, révoltée dans ses convictions, s'écria :

—Si j'étais à la place de mademoiselle, eh bien...

—Silence ! ordonna le chef de la bande.

Une rougeur de honte monta au visage de Savinia.

—Vous êtes tous des misérables ! s'écria-t-elle.

Elle chancelait en quittant l'office.

Elle essuya ses larmes et, reprenant bientôt son sang-froid, se rendit d'un pas résolu au parc, dans l'espoir d'y trouver une issue sur la campagne.

Savinia longea le mur de clôture, assez élevé et protégé au sommet par des piquets de fer.

Elle marcha longtemps sans trouver la moindre brèche.

Le bruit de ses pas, amorti par le lit des feuilles tombées à l'automme, s'entendait à peine.

Elle s'arrêta à un endroit où le mur présentait quelques saillies. Elle s'appuya d'une main à un jeune arbuste poussé dans une anfractuosité et posa le bout de son pied mignon sur une pierre qui dépassait.

A ce moment, deux larbins de haute taille, revêtus de la livrée de Piédro Ramez, sortirent d'un fourré.

L'un d'eux saisit la jeune fille sous le bras et la déposa à terre.

—Mademoiselle ne serait pas arrivée à son but, dit-il, mais aurait pu se blesser.

Les deux hommes rentrèrent dans le tallis.

Savinia poussa un grand cri de détresse et tomba inanimée sur le sol humide.

Quand elle revint à elle, la pauvre enfant se trouvait étendue sur son lit, auprès duquel se tenait la femme de chambre, un flacon de sels à la main.

Elle eut de la peine à rappeler ses souvenirs.

Ainsi donc, elle était prisonnière, de par la volonté d'un homme qui prétendait l'aimer et ne se donnait même pas la peine de lui plaire.

Et cette pensée jaillit de son cœur :

—Ah ! si Jacques le savait !

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.